

« Introduction à la pensée phénoménologique »

Présentation générale

Ce cours d'introduction à la philosophie générale et systématique du semestre d'automne 2011, cours destiné majoritairement aux étudiant-e-s de propédeutique, s'intitule « Introduction à la pensée phénoménologique ». La phénoménologie constitue le courant de pensée le plus important de la philosophie dite continentale du XX^{ème} siècle. La phénoménologie est le nom par lequel on désigne la philosophie fondée par Edmund Husserl (1859-1938), ainsi que tout le courant de réflexion qui s'est inspiré de cette dernière durant tout le siècle qui succéda et qui a été développé par des penseurs tels que Martin Heidegger, Merleau-Ponty, Jan Patočka, Jean-Paul Sartre et bien d'autres encore. Il s'agit dans ce cours introductif de commencer par vous présenter les enjeux majeurs de la phénoménologie. Un tel courant philosophique regroupe un certain nombre d'interrogations, interrogations qui sont à vrai dire à des questions fondamentales, héritées de toute la tradition philosophique occidentale, des grecs aux modernes.

Edmond Husserl, le fondateur de la phénoménologie a d'abord été mathématicien avant de s'intéresser plus particulièrement à la philosophie des mathématiques. Dans le cadre de cette discipline, il a cherché à savoir si l'ensemble des mathématiques pouvait être fondée dans par des principes logiques fondamentaux. L'entreprise qui fut aussi tentée par Russel et Wittgenstein dans leur célèbre ouvrage intitulé *Principia Mathematica*, se solda par un échec: on ne peut réduire les mathématiques à la logique stricte. En revanche et dans le même contexte, Husserl s'est plus particulièrement interrogé sur le statut des nombres. Les nombres sont-ils des produits de l'esprit humain ou correspondent-ils plutôt à quelque chose de « concret » dans la réalité ? Galilée avait autrefois forgé cette formule : « La nature est écrite en langage mathématique ». Est-ce que le monde peut vraiment nous parler et nous devenir pleinement intelligible grâce à l'arithmétique que nous exerçons quotidiennement sur lui ? Pour le dire autrement, le monde est-il chiffré à la manière d'un palimpseste? Husserl a commencé par défendre cette thèse plus ou moins héritée de Platon. Les nombres sont en effet présents dans les choses quand bien même ils n'existeraient pas en soi, comme des entités autonomes.

Le problème du psychologisme

Au cours de ses multiples recherches, Husserl va se trouver confronté à un problème qui aujourd'hui ressurgit de manière tout à fait radicale. Il s'agit du problème du psychologisme (qui aujourd'hui a évolué vers, signalons-le au passage, ce qui se nomme « philosophy of mind »). Qu'est-ce que le psychologisme ? Il s'agit de ne pas confondre cette notion avec celle de la psychologie comme discipline visant à comprendre l'âme humaine (la *psychè*) et à sonder ce qui la sous-tend en profondeur. Le psychologisme qui s'intéresse aux opérations mentales de la conscience, tels que le calcul ou le raisonnement, réduit celle-ci à de stricts processus biochimiques ou neurophysiologiques. Selon le psychologisme, les états dits mentaux s'enchaînent selon des lois et des règles qui nous permettraient de retrouver les véritables fondements de la logique, et de ses divers modèles combinatoires. Dès lors, si l'on parvenait à comprendre toutes les connexions logiques, sur la base des processus internes du cerveau, l'on pourrait alors en faire dériver l'entièreté des mécanismes qui conditionnent la pensée. Autrement dit, on aurait là, pour comprendre les processus mentaux, un ancrage matériel ou physique qui se baserait sur une logique générale, laquelle pourrait s'appliquer à n'importe quel objet, tout en faisant abstraction de ce qui le définit de façon intrinsèque. Dans les neurosciences, par exemple, on

peut observer cette tentative d'appliquer une logique abstraite, issue d'une neurologie superficielle à la psychologie elle-même. Cette tentative se nomme aujourd'hui « cognitivisme » : les sciences cognitives ont pour objet de décrire, d'expliquer et, pour ce faire, de simuler à l'aide de l'intelligence artificielle, les principales dispositions et facultés de l'esprit humain, qu'il s'agisse du langage et de sa grammaire, de la capacité d'argumenter, de percevoir et d'identifier des objets, ou d'assurer la coordination motrice du corps, à la façon d'un programme cybernétique dont le cortex serait la matrice la plus essentielle. Dans cette perspective, la connaissance de ce programme, jusqu'à présent restée à l'état d'hypothèse, promet de disposer à l'avenir d'un système logique de production des représentations mentales qui, à la manière d'un réseau computationnel semblable à un puissant ordinateur, permettrait de formaliser toutes nos visées sur les choses qui constituent notre monde, sans avoir fait l'expérience de leurs qualités et caractéristiques, *telles qu'elles se présentent à nous lorsque nous les rencontrons*.

Qu'est-ce que la phénoménologie pure ?

Après s'être intéressé aux mathématiques, au langage et à la logique, Husserl s'est progressivement emparé de questions qui nous intéressent plus directement dans le cadre de ce cours et notamment à cette question fondamentale qu'est celle de l'essence de l'homme. Dans son ouvrage *Les Idées directrices pour une phénoménologie pure et une philosophie phénoménologique*, également connues sous le titre d'*Ideen I* (*Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie, I*), ouvrage publié en 1913, Edmund Husserl va définir ce qu'est une phénoménologie pure. Selon lui, une phénoménologie pure veut dire que l'on s'en tient strictement à ce qui est de l'ordre du phénomène. Autrement dit, il s'agit de s'attarder uniquement à ce qui se manifeste, de se poser la question de savoir ce qu'est le phénomène. En d'autres termes encore, on pose la question de l'essence (*eidos*) du phénomène qui se manifeste à nous.

Il y a donc une retenue spécifique à la phénoménologie, retenue qui consiste à ne pas spéculer au-delà de l'évidence du phénomène. Ce que la pensée phénoménologique cherche avant tout à faire renaître en nous, n'est autre que cette possibilité de découvrir les phénomènes tels qu'ils nous apparaissent, tels qu'ils se dévoilent à nous d'emblée. L'enjeu est là : la subjectivité doit être consciente de sa possibilité de viser les choses dans la gratuité et l'évidence de leurs manifestations. L'évidence est ce qui se montre spontanément. Autrement dit, il ne s'agit pas pour nous de faire apparaître quelque chose mais de *le laisser se manifester de manière évidente*. Face à tous les phénomènes qui s'offrent à lui, l'être humain doit toujours partir de cette donation de départ et non pas d'une construction. En effet, le réel n'est pas ce qui est faisable. Penser que le réel se réduit à ce qui est faisable entraînerait une véritable déréalisation des choses et du monde. Il revient donc à l'homme de ne pas se laisser aliéner par un comportement purement utilitaire de faisabilité, il lui appartient de ne pas succomber à la *Machenschaft*. En effet, s'il cède à ce mode d'être psychologue ou constructiviste, l'homme se trouve alors dans un monde déréalisé. Son rapport à la nature, au monde, à autrui s'en trouve dès lors entaché.

La phénoménologie est empiriste à sa manière et son fondateur, Husserl, est revenu aux grecs pour retrouver le fil de la pensée du réel. Cette pensée du réel est possible dans la mesure où nous renouons avec notre enracinement originel dans le réel. Enracinement ne signifie toutefois pas ici que nous sommes dans un état figé, stagnant, de capture. Enracinement veut simplement dire ici quelque chose de l'ordre de « l'être chez soi ». Il s'agit d'être dans un rapport de familiarité et de fiabilité avec le monde et autrui. Ce que nous avons tendance à oublier c'est que nous sommes toujours déjà liés avec le monde, que nous sommes toujours déjà de pleins pieds dans le monde. Nous avons cependant plusieurs horizons dans lesquels nous permutons et qui structurent le réel à chaque fois différemment. Autrement dit, nous avons plusieurs horizons et sommes dans un monde ouvert, ce qui ne veut pas dire non plus que tout est indéterminé. Ainsi, nous pouvons percevoir les horizons d'autrui.

Il est chose étrange qu'à notre époque l'homme a toujours plus de difficultés à séjourner dans le monde. Ce n'est pas techniquement qu'il a des difficultés à habiter le monde mais c'est bien plutôt que l'homme a hâte de faire passer le temps. L'homme, il faut le dire même une lutte constante contre le temps et l'espace, il ne peut plus vivre ces deux dimensions comme des choses par lesquelles il est accueilli, dans lesquelles il séjourne, dans lesquelles il peut aménager quelque chose. Tout périclète et devient obsolète et nous passons notre temps à liquider le temps, à passer littéralement à côté de notre vie. Tout cela nous conduit à nous baser fondamentalement sur les nombres et sur les statistiques, à

nous braquer sur la quantitatif sans jamais tenir compte des qualités des choses. Qu'est-ce que cela crée au juste comme sentiment ? Cela crée le sentiment de vivre dans un monde qui n'a plus aucune base, aucun fondement, aucun sens. Le propre de notre époque pourrait se résumer dans l'adage suivant : « circulez, il n'y a rien à voir ». Nous vivons à l'époque de la grande liquidation. Le monde n'est alors plus fait pour accueillir et l'on doit bien plutôt y « faire sa place ». La fiabilité, la confiance n'est plus, pour nous autres contemporains quelque chose d'évident. Pourtant, pour comprendre la pensée phénoménologique et adopter cette attitude, il nous faut partir de cette idée que la première chose avec laquelle on doit renouer c'est précisément cette confiance, cette fiabilité envers ce qui se montre, c'est de se fier à la manifestation même, au phénomène. La fiabilité au monde est problématique dans la mesure où nous visons dans un monde complexe. Mais supporter un tel monde n'est possible que dans la mesure où nous sommes en accord, en harmonie, en correspondance avec celui-ci. L'enjeu essentiel de la phénoménologie est donc celui de nous donner, de nous permettre de renouer avec cette évidence fiable, et ceci afin d'avoir un rapport au monde autre que celui de pauvres exilés et agités. Il s'agit de trouver un sol fiable, d'avoir accès au monde et, par-là même, d'avoir accès à soi à ses possibilités, ses potentialités. Il s'agit de décider de soi-même et pour ce faire il faut savoir dans quoi nous sommes enracinés. Autrement dit, il faut avoir du temps et de la marge — c'est-à-dire de l'espace — pour pouvoir se déployer, exercer ses possibles.

Qu'est-ce que nous pouvons attendre et espérer ? Qu'est-ce qui est encore possible pour nous aujourd'hui ? Les choses peuvent-elles encore changer ou faut-il se résigner au déclin ? Il faut bien garder à l'esprit que les potentialités que nous avons ne sont pas séparées de notre rapport au réel. Certes, le réel est quelque chose de dense, il est opaque et n'est pas appréhendable aussi simplement que nous le présentent les idéologies scientifiques. Le réel est beaucoup plus dense que nous le percevons par l'habitude. D'autant plus que nous avons pris le pli de passer rapidement par-dessus plein de choses. Il s'agit donc d'apprendre à s'attarder, de réapprendre à prendre le temps. Le réel est quelque chose d'irréductible à ce qu'en disent les discours savant. Le réel est étrange et sauvage et il s'agit d'exercer ses intuitions, d'exercer son regard pour aller au-delà de tels discours. La fiabilité consiste donc à renouer avec la réalité, avec autrui, un type de relation que Kant a appelé la finalité formelle. Selon Kant, il existe en effet, entre le réel et nous-mêmes, une finalité de type formelle. Le sujet a ainsi un accès au monde, le monde fait sens pour lui. La forme de la finalité formelle se situe entre le sujet pensant et le monde. C'est dans la mesure où il y a cette finalité formelle entre le monde et nous que les choses nous appellent, qu'elles nous concernent. Autrement dit il y a une évidence du monde et la finalité formelle doit être prise en compte pour véritablement habiter le monde.